

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. . . . 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année. . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-libr. du Journal, rue
St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Si la légèreté du caractère des femmes a donné lieu de tous tems aux plaisanteries de nos sévères censeurs, que pourraient-ils dire aujourd'hui en voyant que, même en dépit des vives inquiétudes qu'elles éprouvent, elles cherchent encore, au milieu des alarmes de la guerre, à tirer parti des circonstances, pour y puiser les inventions les plus frivoles? M^{me}. D... nous en fournit un exemple : Dans la dernière lettre qu'elle écrivait à son frère, arrivé depuis peu à Ma-



drid, elle lui recommanda, par *post scriptum*, de lui donner quelques détails sur les toilettes des femme espagnoles. Ce bon frère se rappelant que je ne sais quel observateur avait fait la remarque que c'était presque toujours dans le *post scriptum* de la lettre d'une femme qu'il fallait chercher le motif principal de sa correspondance, s'empressa de satisfaire à l'importance de sa demande. Non-seulement il lui donna cent minutieuses explications sur les costumes des jolies *Ibériennes*, mais il poussa la complaisance jusqu'à lui envoyer le croquis de la toilette d'une des plus belles et des plus élégantes grandes de toutes les Espagnes. Ce costume fut imité sur-le-champ par M^{me}. D..., qui voulut bien nous permettre d'en prendre le modèle. La forme et la garniture de la robe n'offrent aucun caractère étranger à nos modes; mais la bizarrerie gracieuse de la jolie coiffure, composée d'un demiturban en gaze de couleur, mais le goût qui présidait à l'arrangement des plis de l'écharpe qui se drapait avec tant d'élégance au-dessus du turban, formaient un ensemble qui nous a paru digne de notre burin, et de mériter l'honneur d'être présenté à nos abonnés.

— Au bas de quelques blouses en batiste écrue, on voit une guirlande de reine marguerite qui est faite avec de petits cordonnets ronds. On applique ces cordonnets de manière à ce que les feuilles soient en relief, et l'on figure le milieu de la fleur par un cordonnet jaune posé à plat. Le bas des manches, la ceinture et le haut du corsage sont travaillés de même.

— La mode des fleurs en relief s'étend jusque sur les robes en mousseline. Nous en avons admiré une qui était ornée de deux rangs de roses. Des petits morceaux de mousselines doublés et froncés vers le bas, imitaient parfaitement la feuille de cette fleur. Le milieu en était travaillé en points à jour. Les feuilles qui se trouvent placées dans l'intervalle d'une rose à l'autre, étaient également formées en points à jour.

— C'est peut-être pour se consoler de l'uniformité des corsages que l'on vient d'imaginer une façon de robe qui représente deux corsages à-la-fois : le premier (celui du bas) haut de quatre doigts et remontant un peu en pointe vers le milieu de la poitrine, est tout-à-fait uni et garni d'une petite ruche en tulle. Celui de dessous, assez ample pour for-

mer beaucoup de plis, monte de quatre doigts plus haut, et se borde de même d'une ruche en tulle. Les manches, bouffantes vers le haut et plates de deux doigts vers le bas, se garnissent aussi d'une double ruche. L'une est placée au bas de la manche bouffante, et l'autre termine le bas du poignet.

— Outre les colets ronds dont nous avons déjà parlé, on voit des chemisettes en mousseline brodée à doubles colets plats, festonnées à très-grandes dents. Ces colets ont une coulisse qui les fait froncer à volonté, et qui se termine par un nœud en mousseline brodée, dont les bouts pendent jusqu'à la ceinture. Enfin, d'autres petits colets, pour porter avec des robes montantes, sont formés de crevés soit en tulle soit en mousseline. Ces crevés doivent être placés *verticalement*. On passe sous chacun d'eux un ruban de couleur. Un nœud du même ruban les attache sur le devant.

— Pour les chapeaux négligés, les spartines dominent plus que jamais. Le seul changement que l'on ait remarqué dans leurs accessoires, consiste dans les biais qui en garnissent le bord et les nœuds. Ces biais ne se placent plus en bourrelets, mais se posent à plat.

— Une toque en gaze blanche, formant un peu la pointe sur le devant, enjolivée de quelques rangs de semence de perle, et entourée d'une quantité de petits marabouts blancs; voilà une des coiffures les plus distinguées que nous ayons remarqué à la première représentation de Virginie.

VOYAGE D'UN JOUR.

LE sage sait tirer parti des moindres circonstances de la vie, pour ajouter encore quelque chose de plus à ses connaissances sur les mystères de la nature ou sur les secrets du cœur humain; il cherche sur le front sourcilieux du diplomate la pensée qui l'occupe, et découvre dans le sourire ingénieux de la coquette l'émotion qu'elle éprouve. Pour moi, dont les pensées sont bien moins élevées que celles du savant Newton ou du sage Francklin, je borne mes observations au cercle étroit dont je m'entoure. Une modeste soirée, un concert d'amateurs, une réunion d'artistes sont presque toujours

le théâtre où mon imagination vient chercher des tableaux ; et dernièrement un voyage de vingt-quatre heures me mit encore à même de juger combien les plus faibles indices peuvent souvent aider à pénétrer les plus secrètes nuances du caractère des hommes.

Forcée de me séparer pour quelques jours des objets de mes plus chères affections ; l'ame encore attristée par de touchans adieux, je montai lundi dernier dans la diligence qui conduit de Paris à Rouen. J'étais prévenue d'avance contre tous les individus dont la présence allait troubler des souvenirs qui, dans cet instant, me tenaient lieu de bonheur. Ma place était indiquée auprès d'un homme que, par sa mine longue et blême, son costume sombre et négligé, je jugeais être un de ces modernes philosophes ; de ces stoïciens qui, s'étant créés des principes pour se mettre à l'abri des atteintes de la douleur, ne peuvent jamais compatir à la douleur des autres. La physionomie impassible de cet homme était en harmonie avec la froideur de son maintien. La vue d'un être insensible devait dans ce moment choquer mon cœur profondément affecté. J'aurais voulu trouver un objet qui fût moins en opposition avec ce que j'éprouvais. Dans cet instant mes yeux ne rencontrèrent qu'une vieille fille dont le sourire exprimait la bonté, mais dont les regards décelaient la tristesse et l'ennui. Hélas ! qu'ils sont à plaindre, me disais-je, ces êtres étrangers aux plus doux liens de la nature ! ils ne peuvent comprendre ni les plaisirs ni les souffrances de l'ame. L'affection d'un époux, les caresses d'un enfant ne sont jamais venues leur apprendre quel trésor de sensibilité renferme le cœur d'une femme. La vie n'est, pour une vieille fille, qu'un chemin tracé en ligne directe, dont elle doit parcourir le monotone trajet ; ni le désir, ni l'espérance ne viendront en embellir la route ; et, telle que la fleur isolée qui naît dans le désert, elle périra sans laisser une trace de son existence, et sans emporter un seul souvenir de son passage sur la terre.

Le monde n'est souvent piquant que par les contrastes dont il fourmille. Auprès de la vieille fille flegme et insoucianta vint s'asseoir un jeune homme vif et étourdi ; c'était le torrent impétueux auprès du lac immobile. Ni l'un ni l'autre de ces individus ne pouvaient convenir à la disposition

de mon esprit. Un jeune homme exalté dans tout ce qu'il éprouve, peut avoir déjà ressenti les plus vives passions, et ne sait point encore apprécier le pouvoir du sentiment. Peut-être quelquefois son imagination vient effleurer la peine; mais la légèreté de son âge ne laisse jamais au chagrin le tems de parvenir jusqu'à son cœur.

Résignée à renfermer en moi seule toutes mes pensées, je me retirai dans le fond de la voiture, lorsque, pour la dernière fois, la portière s'ouvrit: Un monsieur, enveloppé d'un grand manteau, vint s'asseoir devant moi: il portait sous son bras un petit chien caniche; son voisinage me déplut: il paraissait heureux. La vue du bonheur offusque toujours l'être affligé. Mon voisin cependant était excessivement honnête; mais ses prévenances contrariaient mes dispositions au recueillement; son esprit vif et animé choquait la mélancolie du mien; ses manières, bien que distinguées, étaient souvent légères et contrastaient avec la réserve que m'inspirait de pénibles pensées. Cependant un dépit de tant d'opposition, un sentiment de bienveillance me portait souvent vers lui, et cette bienveillance qui me l'inspirait? c'était le chien caniche: les caresses qu'il prodiguait à ce petit animal me semblaient indiquer une bonté qui devait réjaillir sur tout; je jugeai qu'un homme qui savait tant aimer son chien, devait être accessible à bien d'autres sentimens encore; je me plus à lui supposer des qualités; je cherchai à justifier les écarts où son esprit l'emportait quelquefois dans sa conversation; je me proposais de l'observer d'avantage, lorsqu'un craquement épouvantable se fit entendre: l'essieu se rompt, la voiture se renverse, et cette catastrophe dévoile dans un instant la vérité des observations que j'avais faites depuis plusieurs heures.

Le flegmatique philosophe s'empare de ses manuscrits; la vieille fille recommande son âme à Dieu; le jeune homme ne s'inquiète que d'un joli portrait qui s'est brisé dans sa poche; tandis que le maître du petit caniche s'empresse de s'élancer hors de la voiture pour prodiguer des secours au postillon qui s'était grièvement blessé dans sa chute. Pour moi, cherchant toujours à tirer parti des moindres circonstances pour me livrer à la bizarre manie d'observer les hommes, je fus presque charmée d'un accident qui, mettant à découvert les

différens caractères de mes compagnons de voyage, me rendit fière de ma pénétration, et me prouva que même sans posséder la science du fameux Lavater, ni le talent du cranologiste docteur Gall, on peut quelquefois, d'après la moindre apparence, porter un jugement exact sur les différens individus que l'on rencontre dans le monde.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Divorces Anglais, ouvrage de jurisprudence, piquant pour les gens du monde, utile aux maris, etc., avec des Notes critiques, par M. Châteauneuf, 3 vol. in-12. Prix : 7 fr. Chez l'Editeur, rue Notre-Dame-des-Victoires, hôtel des Bains.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE-ROYALE-DE-MUSIQUE.

Première représentation de *Virginie*, Tragédie lyrique en trois actes.

L'AUTEUR de *Montano* et d'*Aline* se reposait depuis quelque tems sur ses nombreux lauriers : sa lyre était suspendue et ne modulait plus sous ses doigts. Ses élèves, dont il dirige avec sollicitude les premiers pas dans la carrière qu'il a si glorieusement parcourue, tous les amateurs de la musique mélodieuse et vraiment savante, conservaient toujours l'espérance de revoir ce célèbre compositeur se représenter encore dans l'arène, et marcher à de nouveaux succès.

Mais que ne devait-on pas attendre de son génie, lorsqu'on sut qu'il avait terminé la partition de *Virginie*, tragédie lyrique, dont l'auteur, M. Désaugiers l'aîné, avait eu l'heureuse inspiration de lui confier la réussite. En effet, le caractère sublime et énergique que M. Berton a imprimé à la musique du *Délire* et de *Montano et Stéphanie*, le ton naturel et la noblesse de ses récitatifs, les traits vigoureux et hardis dont il se sert pour peindre la jalousie, le désespoir

et les passions les plus tumultueuses, faisaient pressentir tout le talent qu'il avait dû déployer sur une scène plus élevée et dans un cadre plus étendu.

Cet ouvrage, représenté mercredi pour la première fois à l'Académie-Royale, a complètement réussi.

Le sujet du poème est tiré des Révolutions romaines, à l'époque de la tyrannie des Décemvirs. Tout le monde connaît la mort de Virginie, immolée par son père, et le changement qu'elle occasionna dans la république. C'est cet épisode sanglant que M. Désaugiers a reproduit dans sa tragédie. Quelques situations pathétiques, quelques scènes d'un bel effet n'ont pu en couvrir le vide et les longueurs. On ne peut se dissimuler que le succès qu'elle a obtenue aurait été passablement contesté, si un aussi grand maître que M. Berton, dont la verve est intarissable, n'avait réchauffé cette froide production, de ses accens mâles et flexibles. On attendait beaucoup de lui; l'attente n'a pas été trompée. Le génie qui lui inspira les chants de Montano et du Délire, s'est montré dans tout son éclat; et ce dernier ouvrage ajouterait encore à sa réputation, si, depuis long-tems, elle n'était parvenue à son apogée.

La musique de *Virginie* est généralement belle; le style en est noble et majestueux, et rappelle l'école de *Gluck* et de *Sacchini*. M. Berton, par ses ouvrages, a marqué sa place auprès des Mozart et des Méhul.

Parmi les morceaux les plus remarquables de *Virginie*, on doit principalement citer celui du premier acte, chanté par Icilius: « *Oui mon bonheur est pur et sans alarmes* ». Noury fils, qui remplissait le rôle de ce jeune romain, a parfaitement saisi les intentions gracieuses et passionnées de cet air, dont la touche est vraiment admirable. Dérivis, dans le personnage du Décemvir Appius, a justifié sa belle réputation. L'air chanté par lui au premier acte a été vivement applaudi. Sa belle voix en a rendu, avec une grande vérité, tous les effets déchirans. M^{lle}. Grassari a été belle et intéressante dans le rôle de Virginie. Dabadie, dans celui de Virginius, a fait des efforts dignes d'encouragement; mais il n'a pas su ménager ses moyens pour la dernière scène, où, venant de frapper sa fille, il s'avance sur Appius et le dévoue aux Dieux infernaux. Son imprécation a totalement manqué de

vigueur et de force. Bonel a convenablement représenté Claudius, le vil agent du Décemvir.

Il suffit de dire que M^{me}. Branchu remplissait le rôle de Valérie, mère de Virginie, pour donner une idée de l'effet que cette grande tragédienne a dû produire dans ce personnage, le seul peut-être de toute la pièce qui soit bien tracé. L'air, chanté par elle dans le premier acte, *C'est ma fille, rendez-la moi*, a entraîné tous les suffrages. Celui du second acte, *J'entends le cri de la nature*, ne pouvait trouver un plus énergique interprète. Dans ce morceau long et difficile, M^{me}. Branchu a continuellement rempli la scène à elle seule, et a donné une nouvelle preuve de sa supériorité, comme actrice et cantatrice.

Que dire de M^{me}. Paulin Lafeuillade dans le rôle de la grande Vestale? Son jeu et surtout son chant sont au-dessous de la critique. Quoique le personnage qu'elle représente soit regardé comme très-secondaire, il ranime cependant l'intérêt au second acte. L'entrée des Vestales, ayant à leur tête la grande Prêtresse, est majestueuse et d'un bel effet. Ce bout de rôle demandait à être débité avec noblesse; on cherchait M^{lle}. Quiney, dont le public sait apprécier la voix et les talens, en même tems qu'il regrette de n'avoir que très-rarement occasion de l'applaudir; mais le privilège et l'aristocratie des coulisses ne tiennent pas compte de l'intérêt qu'inspire le vrai mérite, et les oreilles des amateurs ont été déchirées impitoyablement par la première en date.

La seconde représentation de *Virginie*, avec beaucoup plus d'ensemble, a fait remarquer dans la musique de nouvelles beautés; le trio et le chœur final du premier acte, le quatuor du second, la marche et le chœur du troisième ont été vivement accueillis par les applaudissemens. Les décorations de M. Cicéri ont paru dignes de son pinceau. Le divertissement de M. Gardel est un peu long; mais Albert, Paul, Fanny, Bias et les premiers sujets de la danse ont fait souvent oublier cet inconvénient.

En faisant d'utiles coupures au poème, cet ouvrage sera représenté avec avantage à l'Académie-Royale-de-Musique.

A ce Numéro est jointe la planche 141.

Imprimerie de DONDEX-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.